

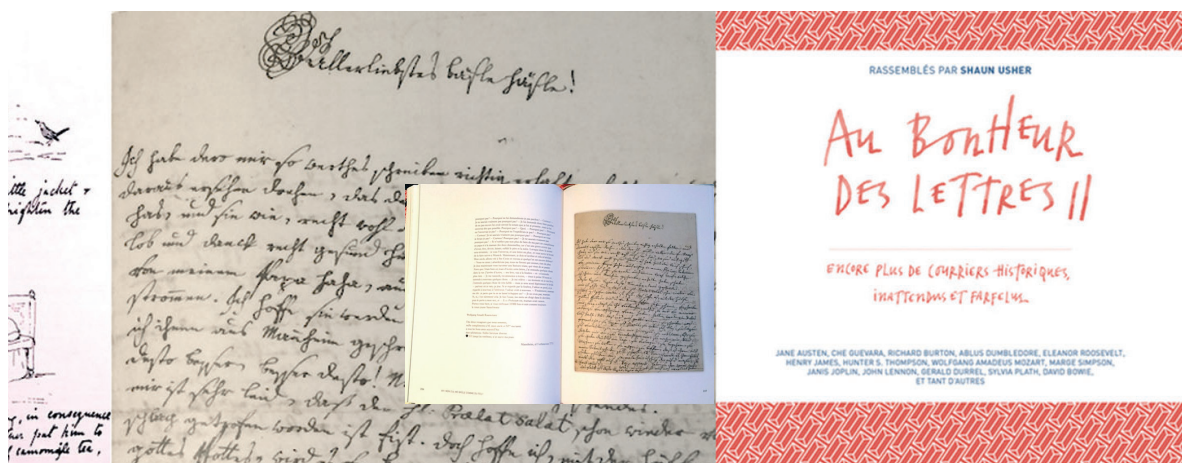
FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

- 02. Édito - Au bonheur des lettres
- 03. Entretien avec Adrien Bosc et Claire Do Sêro
- 05. Lettres choisies
- 07. Paul Cézanne et Emile Zola
- 09. Stefan Zweig et Romain Rolland
- 11. Dernières parutions
- 13. Agenda octobre 2016



Édito

Au bonheur des lettres II

Nathalie Jungerman

Fasciné par la correspondance « à l'ancienne », Shaun Usher, rédacteur londonien, a créé en 2009 un blog, *lettersofnote.com*, qui publie des retranscriptions de lettres, notes et télégrammes de personnalités connues ou méconnues. Ces courriers ont tous une singularité, une originalité, et sont éclectiques tant par leur thématique, leur période que par leurs auteurs. Le succès de son site l'a conduit à rassembler un choix de lettres dans un beau-livre intitulé *Letters of note*, édité en 2013 au Royaume-Uni par Canongate Books puis en France, en 2014, grâce à l'initiative d'Adrien Bosc qui dirige les éditions du sous-sol. Aujourd'hui, paraît la traduction du deuxième volume, *Au bonheur des lettres II*, sous-titré *Encore plus de courriers historiques, inattendus et farfelus*. Introduits par une lettre de Shaun Usher adressée au lecteur, les 122 courriers sont chacun accompagnés d'une notice, de fac-similés et de photographies. Cet ouvrage s'ouvre avec la réponse, datée de 2014, du dessinateur Robert Crumb au saxophoniste de free jazz Mats Gustafsson qui lui a envoyé un enregistrement pour avis. L'auteur de bandes dessinées, musicien également et collectionneur de disques, répond avec sincérité et humour, affirmant être « incapable de trouver quelque chose d'agréable là-dedans ». La dernière lettre de l'ouvrage a été écrite cent ans plus tôt par le capitaine Reginald John Armes à sa femme. Le capitaine relate le soir insolite du 24 décembre 1914. Cinq mois après le début de la Première Guerre mondiale, sur le front de l'Ouest, Britanniques et Allemands font une trêve : ils chantent, s'échangent des cadeaux, jouent au foot, enterrent leurs morts « sans craindre pour leur vie »... Les deux tomes de *Letters of note* forment une anthologie best-seller dont la version française (éditions du sous-sol) est soutenue par la Fondation La Poste.

En Angleterre, l'association *Letters Live*, créée pour lutter contre l'illettrisme, organise des lectures-spectacles afin de partager les écrits épistolaires avec le plus grand nombre. À l'occasion de la parution d'*Au bonheur des lettres II*, le festival des Correspondances de Manosque La Poste a présenté en septembre dernier un choix de courriers lus par Marianne Denicourt et Cedric Kahn. Dans le cadre de « Paris en toutes lettres », une soirée *Letters Live* est programmée au théâtre des Bouffes du Nord le 13 novembre, au profit des victimes du Bataclan.

Entretien avec Adrien Bosc et Claire Do Sêro

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le deuxième volume d'*Au bonheur des lettres* sort en librairie ce mois-ci aux éditions du sous-sol (le premier volume traduit en français est paru en 2014). Comment en êtes-vous venus à éditer cette anthologie compilée par Shaun Usher ?

Par un heureux hasard, comme souvent. Nous publions la revue *Feuilleton* (traduction de grands reportages et nouvelles étrangers), et en 2013 lors de la réalisation d'un numéro, nous avons trouvé une lettre étonnante d'Elvis à Nixon publiée sur le blog de Shaun Usher lettersofnote.com – je suis devenu par la suite un lecteur régulier du site. C'est ainsi que j'ai appris, en septembre 2013, la parution d'un beau-livre regroupant les lettres les plus originales du site. C'était un pari pour notre maison mais nous étions très enthousiastes, nous avons alors contacté l'éditeur Canongate au Royaume-Uni pour lui proposer d'en devenir l'éditeur français. Fort heureusement, le livre n'était pas encore paru et n'avait pas encore connu un immense succès en Angleterre, et nous avons pu obtenir les droits sans trop de mal.

Enfin, avec le blog anglais *Letters of note* de Shaun Usher, on peut dire que le support numérique donne une nouvelle chance à la correspondance...

Cela me semble plus que logique, cette fausse inversion, anachronisme est caractéristique de notre époque. Cela me rappelle la naissance de notre revue *Feuilleton*, nous avions à cœur de montrer qu'à une époque d'hyper-accélération de l'information répondait nécessairement un désir de pause, d'articles longs, de temps de lecture, de réflexion. C'est ce pari de l'inversion volontaire que nous faisons. À la naissance de *Feuilleton*, nous avions l'habitude de citer le principe de Riepl, selon lequel, à l'ar-

rivée d'un nouveau média, l'ancien ne disparaît pas, persiste et doit se transformer. Le nouveau média oblige ainsi l'ancien à mettre en valeur ses particularités. Le principe de Riepl est une hypothèse formulée en 1913 par Wolfgang Riepl. *Au bonheur des lettres* n'y échappe pas. La thèse de Riepl affirme que les moyens, les formes et les méthodes d'expression les plus simples, lorsqu'ils sont acceptés et considérés comme utilisables, ne sont jamais complètement et durablement remplacés par des formes plus développées et désirées. Au lieu de cela, ils persistent côte à côte mais doivent chacun trouver des domaines d'application et d'utilisation différents. Par exemple, l'arrivée de la radio n'a pas causé la disparition des journaux quotidiens. Les journaux quotidiens se sont spécialisés dans les articles avec plus de contexte ou des événements locaux. Plus récemment, la gratuité dans la musique a obligé les musiciens à développer le live, à radicaliser leur travail sur ce qui fait sa spécificité. À mon avis, c'est identique dans le cas de lettersofnote.com, il s'agit de mettre en avant l'art de la correspondance, revenir à ce merveilleux goût de l'attente.

La correspondance n'a donc rien perdu de son charme ?

Je ne le crois pas. Il ne s'agit pas de tomber dans une posture désuète risible, grande plume et posture mélancolique, mais de se réapproprier un médium qui est avant tout celui du secret et de l'îlot en duo. Le dernier livre de Régis Jauffret *Cannibales* est à cet égard révélateur, à notre

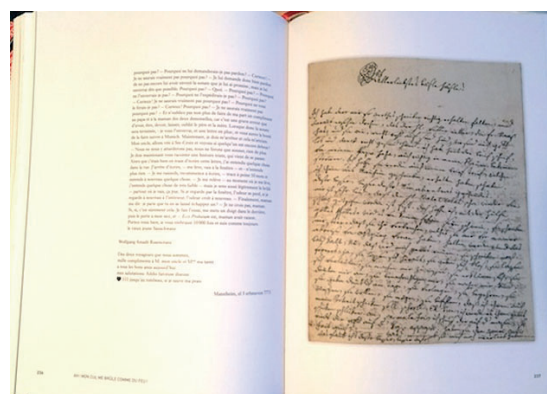
Adrien Bosc (né en 1986) a fondé les éditions du sous-sol qui publient les revues *Feuilleton* et *Desports*. Depuis 2016, il est directeur adjoint de l'édition aux Seuil. Adrien Bosc est l'auteur d'un premier roman, *Constellation* (éditions Stock, 2014) qui a reçu le grand prix du roman de l'Académie française et le prix littéraire de la Vocation.

Claire Do Sêro est éditrice aux éditions du sous-sol.



Au Bonheur des lettres II
Encore plus de courriers historiques,
inattendus et farfelus
Rassemblés par Shaun Usher
Traduits et annotés par Claire Debru
Éditions du sous-sol, 6 octobre 2016.

Ouvrage publié avec le soutien de la



époque où tous les messages peuvent être interceptés, restent toujours cette bonne vieille lettre pour préserver le secret. Lire *Au bonheur des lettres*, c'est aussi comprendre à quel point, la correspondance est la façon la plus subtile de dialoguer avec ses semblables, ses proches, leur transmettre dans ce dialogue une part intime et authentique et les questionner sans trop de retenue.

Ce livre dans lequel figurent de nombreux fac-similés et photographies, où la thématique épistolaire fait preuve d'une grande diversité, confirme que la lettre est à la fois un objet et un état d'esprit...

Totalement. Le livre préserve tous les aspects de l'art épistolaire, le ton, l'humour, la graphie, la typographie et les en-têtes aussi. La lettre préserve une matérialité indispensable, la couleur et les arabesques contiennent une autre part de l'interlocuteur que ce livre expose.

Savez-vous sur quels critères Shaun Usher a sélectionné les lettres qu'il a publiées ?

Je dirais l'extrême originalité, à l'instar de notre maison, Shaun Usher cultive l'art du coq-à-l'âne mais aussi l'esprit du cabinet de curiosités. Le sous-titre des anthologies résume l'ambition et la ligne éditoriale pour ainsi dire : *Recueil de courriers historiques, inattendus et farfelus*. L'extrême diversité préside à l'entreprise, réunir dans un savant mélange où les transitions semblent artificielles et ne le sont pourtant jamais, Elisabeth II, Jack l'Éventreur, David Bowie, Marge Simpson, Leonard de Vinci...

Adrien Bosc, y-a-t-il une lettre qui vous a davantage intéressé, ému ?

Norman Mailer à son père, cette lettre est fascinante.

La parution de ce volume suscite des lectures dans des manifestations culturelles...

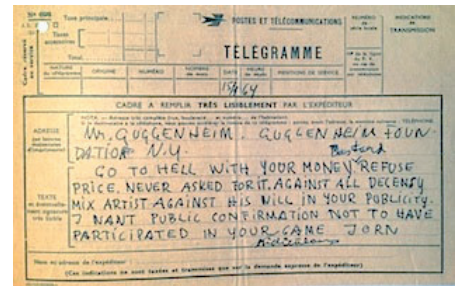
En effet, la parution de ce volume a entraîné un certain nombre de lectu-

res, notamment au festival Les Correspondances de Manosque où des lettres ont été lues par Marianne Denicourt et Cédric Kahn. Le théâtre des Bouffes du nord accueillera quant à lui une belle soirée de lectures de correspondances dans le cadre du festival parisien « Paris en toutes lettres » en partenariat avec l'association *Letters Live*, qui lutte contre l'illettrisme. La soirée tout droit venue d'Angleterre se tiendra le 13 novembre et les fonds reversés aux familles des victimes des attentats. On entendra les phrases choisies d'Albert Einstein, de Zelda Fitzgerald, de John F. Kennedy, de David Bowie, de Charles Dickens et de tant d'autres, dans la bouche d'acteurs internationaux tels que Kristin Scott Thomas, Benedict Cumberbatch, André Dussolier ou encore Frédéric Beigbeder. Une bien belle soirée en perspective.

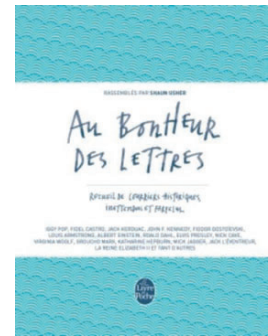
Pouvez-vous nous parler de l'ouvrage *Au bonheur des listes* qui paraît au même moment au Livre de Poche ?

Au bonheur des listes est le second volume de Shaun Usher, tout aussi passionnant et savoureux que ses recueils de lettres. Il est paru au Livre de Poche dans un format semi-poche, malléable et agréable à manipuler, au même moment que notre second volume *Au bonheur des lettres II*.

Alors que Shaun Usher faisait ses recherches dans les bibliothèques et les musées du monde entier pour rassembler la matière de *Au bonheur des lettres*, il est tombé par hasard sur un certain nombre de listes étonnantes et farfelues, elles aussi. L'humanité depuis toujours s'est servi des listes pour se rassurer, rationaliser, mettre de l'ordre et gagner du temps. Quoi de plus jouissif que d'y découvrir le lexique personnel de Nick Cave, l'intégralité des noms imaginés pour qualifier les 7 nains, les règles d'éducation de Susan Sontag, les obligations matrimoniales d'Albert Einstein ou encore la liste des amants fantasmés de Marilyn Monroe ?



Télégramme d'Asger Jorn au Guggenheim, 1964.
Au Bonheur des lettres II
Éditions du sous-sol, 6 octobre 2016.



Au Bonheur des lettres
Recueil de courriers historiques,
inattendus et farfelus
Rassemblés par Shaun Usher
Traduction de Claire Debru
Éditions du sous-sol, octobre 2014

Ouvrage publié avec le soutien de la



Au bonheur des listes
Recueil de listes historiques,
inattendues et farfelues
Rassemblées par Shaun Usher
traduites de l'anglais et annotées par
Claire Debru.
Éditions du sous-sol, 19 octobre 2016

Lettres choisies

Au bonheur des lettres

© Editions du Sous-Sol, octobre 2016

Lettre N°1

Robert Crumb à Mats Gustafsson

En 2014, Mats Gustafsson, célèbre saxophoniste de free jazz, envoie un exemplaire de son nouvel album à l'une de ses idoles, le légendaire Robert Crumb, auteur de bandes dessinées, collectionneur de disques et musicien lui-même.

Gustafsson,

Je me suis enfin décidé à écouter les vinyles et le CD que tu m'as envoyés : l'enregistrement où tu es au saxophone, et le modern jazz suédois. Il faut que je t'avoue que sur la pochette du CD où tu joues du sax, qui est toute noire et sans aucun texte, j'ai écrit en grosses capitales à l'encre argentée : « Torture du saxophone, par Mats Gustafsson ». Je suis incapable de trouver quoi que ce soit d'agréable là-dedans, de discerner le moindre lien avec la musique telle que je la conçois, et d'imaginer ce qui a bien pu se passer dans ta tête pour que tu aies envie de tirer des bruits pareils d'un instrument de musique. En toute franchise, devoir écouter ça, c'est une expérience tellement négative et pénible que j'en étais sidéré. J'ai été obligé de l'interrompre bien avant la fin du disque. Je ne pige vraiment pas. Je ne comprends pas de quoi il s'agit.

Me dire que tu es même en tournée avec ce machin. Ouahouh. Qu'il y a donc des gens qui vont... s'asseoir... et... écouter...ça. Parce que bon, ils viennent au concert de leur plein gré, peut-être même qu'ils paient... Qu'ils paient pour écouter ce machin. Et ils sont là, assis, tranquille, polis... Et ils écoutent. Inouï. Il faudrait que je vienne voir ça moi-même, un de ces quatre. Que j'en sois témoin en personne.

Je ne t'écris pas ces lignes dans l'intention de t'offenser. Tu m'as l'air d'être un garçon parfaitement charmant et civilisé, armé d'un bon sens de l'humour. Je me contente de restituer ma réaction dans sa vérité crue à l'écoute des vinyles et du CD que tu as envoyés. Sincèrement, que ce bruit puisse procurer à quiconque un semblant de plaisir esthétique, ça dépasse ma compréhension. S'agit-il de la fin logique de la musique d'improvisation ? Où va-t-on, à partir de là ? Existe-t-il un public pour ce « free jazz », en dehors des types qui l'interprètent, et peut-être de leurs femmes, contraintes d'endurer ça patiemment ?

Je ne pige vraiment pas. Serais-je à la ramasse ? Suis-je un réactionnaire du Delaware ? Une vieille bique de Battle Creek ? Un gros schnock de Keokuk ?

R. Crumb

Lettre N° 13 (Télégramme)

Asger Jorn au Guggenheim

En 1964, l'artiste découvre qu'il a remporté le prix Guggenheim. Il se fend d'un télégramme.

15 septembre 1964
À Mr Guggenheim,
Fondation Guggenheim,
New York

Va au diable avec ton pognon connard. Refuse le prix. Ne l'ai jamais demandé. Totalement indécent de mêler un artiste contre sa volonté à votre publicité. Je veux confirmation publique que je n'ai pas participé à ce jeu ridicule.
Jorn

Lettre N°20

Albert Camus à Louis Germain

19 Novembre 1957

En 1957, Camus reçoit le prix Nobel de littérature. Il écrit à son ancien professeur.

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse, de toutes mes forces.

Albert Camus

Lettre N°27

Sylvia Townsend Warner à Alyse Gregory

Sylvia Townsend (1893-1978) est un écrivain anglais, auteur de romans, nouvelles et poèmes. En 1946, elle adresse ce courrier à son amie américaine Alyse Gregory (elle aussi écrivain) afin de la remercier d'un cadeau de Noël qui en aurait laissé plus d'un perplexes.

En général, quand on commence une lettre de remerciements, c'est avec une comparaison peu gracieuse, en écrivant des choses comme « On ne m'avait encore jamais offert un cache-col de ce rouge » ou « C'est le plus grand cheval que j'aie jamais reçu à Noël ». Mais ta boîte d'allumettes est sans pareille, et jamais de ma vie on ne m'en avait offert une. Des timbres, oui, des punaises de bureau aussi, et des pelotes de

ficelle, oui, oui, hélas trop souvent ; mais jamais une boîte d'allumettes. Maintenant que c'est chose faite, je me demande pourquoi ce n'était jamais arrivé plus tôt. Ce sont des objets vraiment charmants, soignés et coquets comme une jeune fille, et quels trésors d'ingéniosité et d'adresse humaine ne passent dans leur fabrication ; car si elles étaient munies d'un couvercle comme les boîtes ordinaires, elles seraient loin de se révéler aussi pratiques. Celle-ci, toutefois, est particulièrement coquette, charmante et ingénieuse, et le tiroir glisse dedans et dehors comme s'il était signé par Chippendale*.

Mais ce qui fait que j'aime tant ta boîte d'allumettes, c'est qu'elle est vide. J'y ai souvent rêvé – j'aimerais beaucoup qu'on m'offre une maison vide en Norvège ; quel bonheur ce serait de déambuler dans des chambres vides où flotterait l'odeur du bois, car les murs, le sol, le plafond, tout serait fait en bois, le bois qui, après tout, constitue l'abri naturel de l'homme, ou du moins le plus agréable. Et quand j'ai ouvert ta boîte d'allumettes, qui est désormais ma boîte d'allumettes, et que j'y ai vu cet espace rectangulaire, vierge, superbe, qui sentait bon le propre, ce fut exactement comme si ma maison norvégienne venait de devenir réelle ; avec l'avantage supplémentaire d'avoir tout juste la taille qu'il faut pour que je puisse la tenir dans ma main. J'y ai immédiatement rangé mon imagination, et elle y est toujours, elle écoute le vent souffler dans la forêt de sapins dehors. Elle y est, et d'ici deux jours, j'entendrai la cloche de l'église luthérienne m'appeler à venir entonner des hymnes luthériens pendant que la femme du pasteur, depuis son bosquet à feuillage persistant, lèvera un regard distrait vers son mari et ne saura plus si elle a pensé à mettre du poivre dans la farce de l'oie ; mais je n'irai pas, je serai beaucoup trop heureuse, tranquillement installée dans ma maison, cadeau de Noël d'Alyse.

Oh, il faut que je te dise que j'ai terminé mon livre – commencé en 1941 et mis en péril cent fois, mais enfin terminé. Je peux donc savourer sans réserve ma boîte d'allumettes.

[signature]

P.S. : Il y a encore tant à dire... toute au plaisir de sa forme et de sa texture, j'ai oublié de rendre hommage à l'illustration derrière. Je n'avais jamais vu de si subtile évocation du hérisson, et le volcan de l'arrière-plan est magnifique.

*Thomas Chippendale, grand ébéniste et créateur de mobilier anglais.

Lettre N°46

W. E. B. Du Bois à Yolande Du Bois

En 1895, W. E. B. Du Bois est le premier Noir américain à obtenir un doctorat de Harvard ; en 1909, il devient le co-fondateur de la National Association for the advancement of Colored people)... En 1914, sa fille Yolande, âgée de quatorze ans à peine part étudier à Beadles Scholl, en Angleterre.

New York, 9 octobre 1914

Chère petite fille,

J'ai attendu que tu sois bien installée avant de t'écrire. Aujourd'hui j'espère qu'une part de la bizarrerie s'est estompée, et que ma petite fille travaille dur et assidûment. Évidemment, tout est nouveau et inhabituel. La fraîcheur et la vivacité de l'Amérique te manquent. Peu à peu, cependant, tu vas ressentir la beauté du Vieux Continent : son calme et son éternité, et tu vas parvenir à les aimer. Avant tout autre chose, souviens-toi, chérie, que tu tiens une chance exceptionnelle. Tu es dans l'une des meilleures écoles du monde, au sein de l'un des plus grands empires de modernité qui soient sur terre. Partout sur la planète, des millions de garçons et de filles donneraient presque tout ce qu'ils ont pour être à ta place. Tu ne te trouves pas là par voie de mérite ou de sélection, mais seulement par le fruit d'un heureux hasard. Aussi, sache le mériter. Étudie, fais ton travail. Sois honnête,

franche, repousse la crainte et familiarise-toi avec les vraies valeurs de la vie. Tu rencontreras forcément de curieux petits désagréments. Les gens seront surpris par ton joli brun et tes adorables cheveux froissés. Mais cela ne revêt aucune importance et sera vite oublié. Rappelle-toi que la plupart des gens rient des choses inhabituelles, qu'elles soient ou non belles ou délicates. Toi, en revanche, tu ne dois pas rire de toi. Tu dois savoir que le brun est aussi joli que le blanc, voire plus joli, tout comme les cheveux froissés sont aussi jolis que les raides, même s'ils sont plus difficiles à coiffer.

Le plus important c'est que tu es TOI sous les habits et la peau - la capacité d'agir, la volonté de conquérir, la détermination à comprendre et à connaître ce fantastique, merveilleux et étrange monde. Ne laisse pas les nouvelles coutumes et expériences t'intimider. Prends courageusement les bains froids. Pénètre l'esprit de ta grande chambre. Savoure ce qui est là sans te lamenter sur ce qui n'y est pas. Lis de bons gros livres, sérieux, par pur souci de discipline ; prends-toi en main et maîtrise-toi. Contrains-toi à faire des choses déplaisantes, afin de prendre le pouvoir sur ton âme.

Par-dessus tout, n'oublie pas : ton père t'aime, croit en toi et compte bien que tu deviennes une femme merveilleuse.

Je t'écirai chaque semaine et attends de ta part une lettre hebdomadaire.

Avec mon affection,

Papa

Sites internet

Éditions du Sous-Sol

<http://www.editions-du-sous-sol.com/>

Canongate Books

<http://www.canongate.tv/discover/letters-of-note-compiled-by-shaun-usher/>

Shaun Usher

<http://www.shaunusher.com/>

Letters of note

<http://www.lettersofnote.com/>

Letters Live

<http://letterslive.com/>

Paul Cézanne & Émile Zola

Lettres croisées

Par Corinne Amar



Leur correspondance mutuelle parut toujours en édition séparée, c'est la première édition combinée des lettres de Cézanne et de Zola ; cent-quinze lettres, qui malgré les pertes et les années manquantes couvrent près de trente ans de la vie de ces deux génies. « On perdrait son temps à chercher d'autres exemples d'une pareille union morale et esthétique entre un écrivain

et un peintre », nous annonce d'emblée, dans son avant-propos, Henri Mitterrand, prenant pour exergue ce mot de Zola à Cézanne, dans une lettre du 25 juin 1860 : « Nous nous connaissons trop parfaitement pour jamais nous détacher. »

À l'âge du collègue et des facilités intellectuelles qui leur font multiplier, chaque année, les prix d'excellence, leurs vocations sont interchangeables ; Zola dessine mieux que Cézanne, et ce dernier, avec une excellente connaissance du latin, du grec, des littératures ancienne et française, est un virtuose de la versification. Ils furent amis d'enfance à Aix-en-Provence, frères, et leurs adolescences furent parallèles qui, au même moment et poussées par l'élan vital, prenaient la mesure de l'ambition hors normes du pouvoir créateur, et de la conscience, pour leur avenir, d'un souhait tout autre que celui voulu par leurs familles respectives ; amis pour toujours, jusqu'à ce que Zola parlât d'œuvre avortée à propos de Cézanne, et que le propos terrible les séparât définitivement. Paul Cézanne (1839-1906), né à Aix-en-Provence, fils d'un banquier enrichi dans la chapellerie, sorti du lycée imprégné de formation classique, citadin amoureux de plein air et de musique, mélomane convaincu, fit de la peinture l'unique préoccupation de son existence ; Émile Zola (1840-1902), né à Paris, Aixois trois ans plus tard, orphelin de père à sept ans, alors chétif et doté d'une forte myopie, malmené par ses camarades de huitième jusqu'à ce qu'un « grand » de deux classes au-dessus ne le défende - Paul Cézanne -, était doué en dessin et premier en narration française. Sans fortune familiale, adolescent arraché à

la Provence de ses jeunes années et à ses liens affectifs - dont ceux avec Cézanne avec qui il tissa des liens jusqu'en 1886 -, il ira rejoindre sa mère à Paris, en février 1858, sera journaliste, compagnon des peintres, ami de Manet, fou de lecture, imposant son nom dans le milieu littéraire dès l'âge de vingt-sept ans avec un chef-d'œuvre, *Thérèse Raquin*, avant de mener sa grande bataille sur le mode romanesque, à travers le cycle des *Rougon-Macquart* commencé en 1868, et construit sur un quart de siècle. « Depuis que tu as quitté Aix, mon cher, un sombre chagrin m'accable ; je ne mens pas ma foi. Je ne me reconnais plus moi-même, je suis lourd, stupide et lent. (...) Vraiment, j'aimerais à te voir [...] aux vacances, et alors nous exécuterons, nous ferons les projets que nous avons formé, mais en attendant, je gémis sur ton absence. » Ainsi commence la première lettre de Cézanne à Zola, d'Aix, le 9 avril 1858 (p.61) un peu moins de trois mois après le départ de Zola à Paris. À sa prose, il fait alterner des vers, cherche les rimes, les laisse mûrir, reprend sa lettre quelques jours plus tard. Quant à Zola, déchirement ou envol, il n'en reste pas moins que cet exil nouveau, parisien, est un déracinement et que Cézanne surtout, lui manque. La correspondance des premières années de séparation est emplie de nostalgie de l'autre, de jeux de langage qu'ils partagent avec allégresse, de poèmes qu'ils s'envoient, de confidences sur l'art, sur la poésie, sur l'amour.

À Émile Zola, Aix, le 29 juin 1858 ; « Mon cher, Ce n'est pas seulement du plaisir que m'a procuré ta lettre, en la recevant, j'en ai éprouvé de plus du bien-être. Une certaine tristesse intérieure me possède et vrai Dieu, je ne rêve que de cette femme dont je te parlai. J'ignore qui elle est ; je la vois passer quelquefois dans la rue en allant au monotone collège. J'en suis morbleu à pousser des soupirs, mais des soupirs qui ne se trahissent pas à l'extérieur, ce sont des soupirs mentaux ou mentaux, je ne sais (p.73) » Quant à Zola, ses amours sont en rêve, et ses sentiments, contradictoires, oscillant entre des abîmes de mélancolie ; « J'ai vingt ans et je n'ai pas de profession », et un espoir insensé de projets littéraires ; « Tu ne sais pas ce qui me roule par la tête depuis quelque temps. Toi qui ne riras pas de moi, je vais te le confier. (...) Eh bien, moi, le chétif, j'ai le projet de décrire l'amour naissant, et de le conduire jusqu'au mariage. Tu ne peux voir encore la difficulté de ce que je veux entreprendre. (...) Et de plus, comme je te le dis, je n'ai jamais aimé qu'en rêve, et l'on ne m'a jamais aimé, même en rêve ! N'importe, comme je me sens capable d'un grand amour, je consulterai mon cœur, je me ferai quelque bel idéal (...) À Paul Cézanne, Paris, 30 décembre 1859, p.117. »

Plus tard, à la question de Cézanne, il confiera que ses « folies » sont d'allumer son feu le matin, de fumer sa pipe et de penser à ce qu'il a fait et à ce qu'il fera. À vingt ans, Zola est extraverti et confiant, bien qu'ayant abandonné ses études et n'ayant ni fortune ni relations ; six ans plus tard, il aura publié trois romans, aura appris deux métiers : l'édition et le journalisme. Cézanne doute d'être peintre, est velléitaire. Il laisse déjà percevoir, en 1860, ce qui servira de modèle au personnage de Claude Lantier, dans *L'Œuvre* (1886) : l'histoire de ce peintre maudit, ami d'enfance du romancier Sandoz, qui ne parvient pas à accoucher de son génie. Zola ne cesse d'encourager son ami, et connaissant ses faiblesses, il l'exhorte à tenir tête à son père - qui l'a contraint à entamer une troisième année de droit -, lui reproche de manquer de caractère, de s'en remettre au hasard, est avec lui d'une « franchise sévère ». Mais ensemble, ils partagent des convictions, un bonheur épistolaire sans égal à s'épancher, et Zola rêve de voir leurs deux noms d'artistes couplés. « J'ai fait un rêve l'autre jour. J'avais écrit un beau livre, un livre sublime que tu avais illustré de belles, de sublimes gravures. Nos deux noms en lettres d'or brillaient, unis sur le premier feuillet, et, dans cette fraternité du génie, passaient inséparables à la postérité. » À *Cézanne, le 25 mars 1860*, p.130). Cézanne enfin affranchi des contraintes familiales viendra s'installer à Paris en 1862, vivant de la pension que lui verse son père, peignant des natures mortes des portraits (pour la plupart, masculins), des paysages, privilégiant le plein air, parce que tous les tableaux faits dans l'atelier, ne vaudront jamais les choses en plein air. Des couleurs encore sombres, des noirs, des verts profonds qui rappellent Courbet, l'école de Barbizon, avant d'annoncer la période impressionniste...

Puis, après sept ou huit ans de pratique impressionniste, ayant épuisé l'analyse des reflets lumineux et des ombres colorées, il écrira à son confident, le 24 septembre 1879 ; « Je m'ingénie toujours à trouver ma voie picturale. La nature m'offre les plus grandes difficultés. Mais je ne vais pas trop mal (...) p.372. » Deux ans plus tôt, Zola a publié *L'Assommoir*, ce roman dénoncé par les uns - Barbey d'Aurevilly, Hugo -, applaudi par les autres - Flaubert, à qui le roman est dédié, Huysmans, Mallarmé. Il est désormais un maître incontesté.

Paul Cézanne, Émile Zola,
Lettres croisées, 1858-1887.
Édition établie présentée et annotée par Henri Mitterrand.
Éditions Gallimard, Collection Blanche,
22 septembre 2016. 464 pages, 22,50 €.

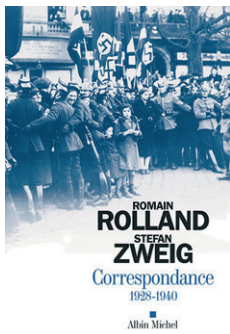
Avec le soutien de la



Lire FloriLettres n°172,
Émile Zola, Lettres à Alexandrine. Prix Sévigné.
Entretien avec Alain Pagès
(Propos recueillis par Nathalie Jungerman).
<http://www.fondationlaposte.org/>

Romain Rolland et Stefan Zweig. Tome III Correspondance

Par Gaëlle Obiégly



Stefan Zweig voit juste. Il est donc naturel que Romain Rolland lui demande de l'instruire, de lui faire part de ses expériences, de ses « intuitions ». Ce sont des amis de longue date. Depuis 1910, ils s'entretiennent principalement de la Grande Guerre, de l'Europe, de politique. Ils ont connu des désaccords. Désormais, Romain Rolland semble s'en remettre

à l'écrivain autrichien, plus jeune, plus lucide, plus enthousiaste, plus pessimiste aussi. Pour autant, Zweig n'a pas d'ascendant sur Rolland. On le sent, au contraire, à la lecture des lettres, plein de déférence vis-à-vis de son aîné auquel il s'adresse comme à une sorte de maître. Le troisième et dernier volume de leur correspondance débute en 1928. Ils sont alors préoccupés par la tournure que prend la Révolution en Russie. Le bolchevisme et ses avant-gardes sont en passe de virer au stalinisme. Il semble que ce que pressent le Français soit vérifié par l'Autrichien qui, lui, se rend en Russie. L'occasion de ce voyage tient à un hommage qui est rendu à Tolstoï. Pour des raisons de santé, Romain Rolland n'a pas pu assister à ces cérémonies qui se sont déroulées à Iasnaïa Poliana, domaine de l'écrivain russe. Mais d'autres motifs ont fait renoncer Romain Rolland. Il pense que les hommes qui l'ont célébré, Tolstoï les « eût abominés ». Cependant la position du Français vis-à-vis des dignitaires russes n'est pas défavorable. On l'entend à demi-mot lorsqu'il écrit : quoi que je pense, moi, de ces hommes, je sais ce qu'il en pensait lui. Il se dissocie du mépris et de l'indignation qu'il prête à Tolstoï à l'endroit de quelque rhétoricien en poste. Romain Rolland, de toute façon, ne s'avoue pas déçu par les développements de la Révolution russe. Les échanges qu'il a avec Panaït Istrati sont en cela édifiant. C'est une particularité de cette correspondance entre Zweig et Rolland que d'en inclure une autre, relatée, celle de Rolland avec l'écrivain roumain. Fameux compagnon de route des Bolcheviques, Istrati pourfend la tournure autoritaire

qui survient en Russie dès le début des années 1930. Romain Rolland fait part à Zweig des « franches explications » qu'il a avec Istrati. Il considère ce dernier comme dépourvu de vision objective et de jugement équilibré quant au régime soviétique. Istrati vient alors de faire paraître un texte virulent dans la NRF. Mais cela ne fait rien, c'est une tribune sans portée aux yeux de Romain Rolland. Panaït Istrati n'aura, selon lui, convaincu que « la classe qui d'avance n'a aucune sympathie pour l'URSS ». Quelque temps plus tard, Istrati publiera son pamphlet contre l'URSS, *vers l'autre flamme*, où il dénonce l'arbitraire du régime. Contrairement à Rolland, il a séjourné en Russie, assez longuement pour s'en faire une idée. Avec le recul, ce qu'il en dit a plus de poids que le soutien théorique de l'écrivain français. Zweig aussi a fait un séjour en Russie. Il reste même en contact avec des intellectuels, des poètes vivant dans ce pays. Au fil des lettres, la vision qu'il en a est moins enchantée, sans pour autant être critique. Pour lui, « rien ne peut se comparer à l'intérêt que suscite la Russie contemporaine à l'heure actuelle ». Il écrit ceci en 1928, période qui transite vers le stalinisme. Au fond, cet intérêt que Zweig témoigne à la Russie se porte essentiellement sur son peuple. L'observation de la patience russe lui aura permis de comprendre la situation dans son ensemble. Il aura aussi constaté que l'appareil reste le même qu'au temps du tsarisme et c'est même encore pire. Pire car, à l'époque des tsars, une personne persécutée disposait d'un soutien secret dans un quelconque bureau, c'est Zweig qui fait ces remarques, tout fugitif, dit-il, pouvait se réfugier quelque part car « inconsciemment, les sympathies allaient à la Révolution ». Mais quand les révolutionnaires eux-mêmes sont les oppresseurs, les hommes subissent une perte totale. Celle de leurs effets personnels laisse les Russes indifférents, et c'est, selon Stefan Zweig, cette « souveraine indifférence des hommes quant aux choses matérielles qui donne son énergie morale au peuple tout entier ». Toutes ces impressions, analyses, dont Zweig fait part à Rolland dans les lettres qu'il lui adresse au retour de Russie marquent tragiquement cette correspondance. Car, de bout en bout, il y sera question surtout du totalitarisme qui gagne l'Europe. Russie, Italie, Allemagne mènent la danse, une danse macabre.

Mais il ne leur viendrait pas à l'esprit, ni à l'un ni à l'autre, d'établir une équivalence entre communisme, fascisme et nazisme. Ils entendent, aussi bien Zweig que Rolland, combattre les mensonges qui circulent au sujet de la Russie. Ils ne veulent pas pour autant excuser les brutalités commises par le fanatisme politique. Tandis que Barbusse, leur contemporain, dresse de la Russie un portrait idéal. La comparaison de ce pays, de

ce peuple avec ce qui se passe en Europe sera l'occasion d'un bilan moral de celle-ci. Paris alors – et déjà – étouffe sous un luxe énorme la vie et la pauvreté secrète de milliers. C'est Zweig qui voit cela. Des deux épistoliers, c'est celui qui se déplace le plus. Rolland rédige la plupart de ses lettres de Villeneuve, en Suisse. L'Autrichien est tantôt dans sa patrie, tantôt en Russie, ou encore à Paris, à Londres, à Bath, d'abord en voyage puis en exil. À l'approche du festival de Salzbourg, c'est-à-dire en été, il cherche à fuir sa ville dont les rassemblements de « cabotins théâtraux » ne lui inspirent que du dégoût. Les mœurs européennes, plus généralement, sont évoquées avec une sorte de répugnance. Stefan Zweig tient ces propos : dans tous les pays et apparemment dans toutes les classes, nous n'observons plus rien d'autre que désir d'enrichissement et de plaisir. Le peuple a épuisé sa souffrance au cours de la Grande Guerre. Dans les années 1930, il fait passer ses idéaux et ses droits au second plan. Seules les exigences économiques le mobilisent. À l'inverse, en Russie, le peuple supporte le sacrifice, au nom d'une idée. En Europe, dix ans de paix auront amené chaque pays à s'enrichir avant que la crise financière ne se propage. Rien n'est resté de la guerre que la peur de perdre de l'argent ou d'être troublé. Cette peur-là explique-t-elle la couardise et la trahison de la bourgeoisie intellectuelle. La France intellectuelle – écrit Romain Rolland – me cause un écoëurement mortel. Un an plus tôt, en avril 1933, son grand ami lui a exposé son inquiétude. En Autriche les choses vont plus en plus vers la dictature nationale-socialiste. Il constate que les « moutons suivent », entraînés par le moindre succès, ils ont tous peur d'arriver en retard, ils aspirent au confort, à faire leur petit chemin. « Avec la croix gammée, on a la vocation pour toutes les positions disponibles ». L'opportunisme est une forme de soumission à l'autorité. Si rien ne lui fait face, la situation est désespérée. C'est exactement ce qui effraie

Stefan Zweig, l'indifférence morale du monde. Cette fois encore, il voit juste quand il annonce à son ami que la France aura un grand conflit avec Hitler, quelques six ans avant que la guerre soit officiellement déclarée.

Romain Rolland et Stefan Zweig.
Correspondance 1928-1940. Tome III
Édition établie par Jean-Yves Brancy
Les lettres de Stefan Zweig
écrites en allemand ont été traduites
par Siegrun Barat.
Éditions Albin Michel, 624 pages, 32 €.

Avec le soutien de la



Lire FloriLettres n°153,
Romain Rolland et Stefan Zweig - Correspondance 1910-1919
Entretien avec Jean-Yves Brancy
(Propos recueillis par Nathalie Jungerman)

Romain Rolland et Stefan Zweig
Correspondance 1910-1919 (volume 1).
Édition établie, présentée et annotée par
Jean-Yves Brancy. Traduction des lettres allemandes par
Siegrun Barat. Éditions Albin Michel, mars 2014, 636 pages. 30 €

Romain Rolland et Stefan Zweig
Correspondance 1920-1927 (Volume 2).
Édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy.
Traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat.
Éditions Albin Michel, août 2015, 730 pages. 32 €.

Lire l'article de Gaëlle Obiégly sur le volume 2
<http://www.fondationlaposte.org/>

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Récits



Maya Angelou, *Lettre à ma fille*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Anne-Emmanuelle Robicquet. Préface de Dinaw Mengestu. Maya Angelou (1928-2014) n'a eu qu'un fils, mais a ouvert son cœur à des milliers de filles et de sœurs tant elle a fait de sa vie un combat permanent contre la violence faite aux femmes noires, l'injustice, le racisme et l'ignorance. Figure emblématique du mouvement des droits civiques, ses récits autobiographiques comme *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage* ou *Tant que je serai noire* ont rencontré un immense succès outre-

Atlantique et sont inscrits au programme des écoles. Dans *Lettre à ma fille*, paru en 2008, elle égrène quelques souvenirs de son parcours hors normes. « Tu ne peux contrôler tous les événements qui t'arrivent, mais tu peux décider de ne pas être réduite à eux. » Maya Angelou n'a en effet jamais laissé ses blessures intimes entamer sa soif de vivre et sa détermination. Élevée par sa grand-mère paternelle à Stamps dans l'Arkansas, elle est très tôt exposée à l'humiliation ségrégationniste. Réfugiée dans le silence à la suite d'un viol, elle puise dans la bonté de sa grand-mère et l'amour de la littérature la confiance pour s'exprimer à nouveau. Avant d'être une poétesse et une écrivaine reconnue, elle a été chanteuse, danseuse, actrice, collaboratrice de Martin Luther King. Au fil des pages, elle rend hommage aux êtres qui l'ont profondément influencée, au premier rang desquels sa grand-mère et sa mère, deux femmes à la dignité, au courage et à la générosité sans failles. Elle évoque ses amitiés avec Malcolm X, Coretta Scott King ou James Baldwin qui l'a persuadée d'écrire après la mort de Martin Luther King. Elle partage les mots si inspirants d'Aimé Césaire, des poètes afro-américains Langston Hughes, Melvin B. Tolson, Mari Evans, Sterling A. Brown ou de Fannie Lou Hamer, autre fameuse militante si consciente « d'être une Américaine qui transportait en elle une lumière pour éclairer la noirceur du racisme. ». Pouvoir radiant qu'elle aurait pu tout aussi bien s'attribuer, elle qui déjà octogénaire mais à la fougue et à l'engagement intacts confessait : « Il m'est bon de me rappeler combien de montagnes j'ai escaladées au cours de ma vie et combien de rivières j'ai enjambées. Je suis prête pour les défis à venir et suis forgée par ce savoir. » Éd. Noir sur Blanc/ Notabilia, 142 p., 15 €. Elisabeth Miso

Romans

Mario Benedetti, *Qui de nous peut juger*. Qui de nous peut juger. Traduction de l'espagnol (Uruguay) Serge Mestre. Début des années 1930 à Montevideo, Miguel s'éprend d'Alicia, une camarade de lycée et lui fait l'éloge de Lucas. Une complicité s'instaure entre les trois adolescents, Miguel se sent pourtant très vite en décalage, déstabilisé par les conversations passionnées de ses deux amis. Miguel épouse Alicia qui lui donne deux enfants mais reste convaincu qu'elle a fait le mauvais choix. Le



couple finit par se séparer et Alicia rejoint Lucas à Buenos Aires. Le roman confronte trois visions des événements, chacun des protagonistes prenant la plume pour revisiter le passé et analyser la nature de leur relation triangulaire. « Il est certain que le monde regorge de gens banaux, mais certainement pas de personnes banales qui reconnaissent l'être. », écrit Miguel à son sujet dans son journal. Avec le recul, il mesure combien sa propension à rester spectateur de sa propre existence et résigné, a eu raison de son histoire d'amour. « Le rôle de témoin est odieux et je ne

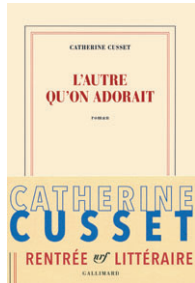
peux pas éviter de le tenir malgré moi, de vérifier de quelle façon je me fais distancer en matière d'amour et d'estime des personnes qui attendaient autre chose de moi. » Dans sa lettre de rupture envoyée d'Argentine, Alicia revient sur le naufrage de leur couple, exprime ses frustrations, ses espoirs déçus durant leurs onze ans de vie commune, dénonce son obsession à vouloir la pousser dans les bras de Lucas. « [...] tout notre amour, qui était plus droit que nos craintes, n'a pas résisté à tant de rancœur accumulée, à tant de transactions entre la fierté et l'inertie, à tant de honte inflexible et silencieuse. » De son côté Lucas, journaliste et écrivain, transpose ses retrouvailles avec Alicia dans une nouvelle, donnant ainsi une dimension littéraire et créative à son bilan intime. Dans son premier roman paru en 1953, inédit en France, Mario Benedetti, un des grands noms de la littérature latino-américaine, sondait la complexité du désir, l'absence de désir, les désillusions et les fantasmes à l'œuvre dans toute expérience amoureuse et ne manquait pas d'interroger par le truchement de points de vue et de genres littéraires distincts son rapport à l'écriture et à la fiction. Éd. Autrement, 144 p., 15 €. Elisabeth Miso



Stewart O'Nan, *Derniers feux sur Sunset*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Marc Amfreville. « Contre toute attente, il faisait désormais partie de cette horde de déracinés, condamné à errer au long des boulevards, et une fois de plus il s'étonna d'être tombé si bas et de sa capacité à mesurer sa propre chute. » En 1937, Francis Scott Fitzgerald totalement aux abois débarque à Los Angeles. Il espère grâce à un contrat de scénariste à la Metro Goldwyn Mayer gagner de quoi éponger ses dettes, payer les études de sa fille Scottie et les factures du Highland

Hospital, établissement psychiatrique de Caroline du Nord où est internée sa femme Zelda. Il est loin le temps de sa splendeur, le temps de cette existence dorée, extravagante et palpitante, où il formait avec Zelda un des couples de célébrités les plus charismatiques des années 20, de New York à Hollywood en passant par Paris et la Riviera. Désormais ruiné, dépressif, en proie à de sérieux problèmes d'alcool, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Cette opportunité d'emploi à Hollywood le sort de sa solitude et lui permet de renouer avec de vieilles connaissances comme Dorothy Parker et son mari Alan Campbell, Aldous Huxley, Humphrey Bogart ou Ernest Hemingway. Mais la cruelle réalité des Studios met ses nerfs à rude épreuve, satisfaire Louis B. Mayer, Mankiewicz ou David O. Selznick n'est pas une sinécure, et voir ses projets de films confiés à d'autres ou abandonnés est tout simplement décourageant. Il souffre de ne voir Zelda et Scottie que rarement, et échange avec elles de tendres missives. Chaque visite à Zelda, le laisse dévasté et nostalgique de leur éclat passé. Il se sent coupable de ne pas réussir à ramener son épouse à une vie normale, de ne pas passer plus de temps avec elle et Scottie et d'entretenir en Californie une relation sentimentale avec la journaliste Sheilah Graham. « [...] il savait que, même si un certain lien demeurerait, cette page-là de leur amour était tournée, détruite par la colère, la maladie et le chagrin, par trop de rencontres et de nuits passées loin l'un de l'autre. » Stewart O'Nan restitue les dernières années tour-

mentées de l'auteur de *Gatsby le Magnifique* jusqu'à sa mort le 21 décembre 1940 à 44 ans. Il brosse le portrait passionnant d'un homme brisé, rattrapé par ses démons mais encore animé d'une rage de s'en sortir et d'une foi en ses talents d'écrivain. Éd. de l'Olivier, 392 p., 23 €. [Élisabeth Miso](#)



Catherine Cusset, *L'autre qu'on adorait*. Un homme meurt à la troisième page du roman. C'est à lui que, depuis le début, la narratrice s'adresse en le tutoyant. C'est à lui qu'elle continuera de s'adresser, en remontant le fil de leur relation, de leur rencontre vingt ans plus tôt, alors qu'il est le camarade de son frère. « J'ai six ans de plus que lui, que toi. À vingt-six ans, j'enseigne déjà en fac. Je suis normalienne, agrégée de lettres classiques. Je viens de passer deux ans à Yale. Ça c'est mon CV. Mais il y a autre chose, tu le sens. Pour commencer

je fais ma thèse sur Sade. Ce n'est pas neutre Sade. » (p.32). Ils sont amants le temps de quelques mois, fous tous les deux de désir l'un pour l'autre, l'été les sépare, elle le quitte sans prendre de gants, elle sera toujours là pour lui, amie. Il rencontrera Elisa, ensuite Ana, histoires d'amour et de ruptures...Il s'appelait Thomas, il s'est suicidé en 2008, à l'âge de 39 ans, en Virginie, et celle qui lui parle, l'auteur, tente de comprendre comment cet homme qui avait tout pour lui, a fait pour en arriver là. Il vit à New York, il est beau, un charme fou, intelligent, aime le jazz, ses amantes sont belles et aimantes. Ses copains normaliens sont tous casés, ont un travail, il rechigne, la vie est ailleurs, il finit une première partie de doctorat, choisit de faire sa thèse sur Proust, n'aime pas l'idée de s'installer, lui préfère la condition de voyageur baudelairien au cœur léger, de touriste, d'ami. L'auteur parle de lui au présent, dis *tu*, comme si elle était lui qui disait *je*, semble le connaître comme si elle avait lu dans son âme ou comme si elle l'avait inventé ; grâce du détail, sensualité percutante de l'écriture, émotion vive : on est sous le charme de ce douzième roman de Catherine Cusset, qui prend le temps de faire progresser un drame et la terrible fatalité d'une descente aux enfers. Éd. Gallimard, 304 p., 20 €. [Corinne Amar](#)



l'émerveillement, l'inspiration ; quant à elle, elle lui dit qu'elle n'a pas de passé, qu'elle est orpheline, prétend être la fille naturelle d'un aristocrate issu d'une famille ruinée, n'existe que par lui, éloignant le plus possible autour d'eux, le monde. Elle est de santé fragile, souvent malade, irritable, et Pierre la ménage. Parfois, d'autres modèles viennent poser dans l'atelier de Bonnard, il a certaines aventures. Marthe ferme les yeux, rien n'est grave. Jusqu'à ce qu'il rencontre Renée, une jeune femme qui pose pour lui depuis l'année 1921, et dont il va s'éprendre, tant elle ressemble aux jeunes années de Marthe, tant elle est gaie, belle, solaire.

On est en 1925, et le couple traverse une grave crise. Bonnard qui a envisagé de vivre avec Renée, voire de l'épouser, ne peut se résoudre à rompre avec Marthe, en dépit de la vie qu'elle lui fait mener. C'est elle qu'il finira par épouser cette même année, après trente-deux ans de vie commune. La mort de Bonnard en 1947, cinq ans après celle de Marthe allait révéler une affaire judiciaire retentissante. Éd. Stock, 350 p., 20 €. [Corinne Amar](#)

Biographies

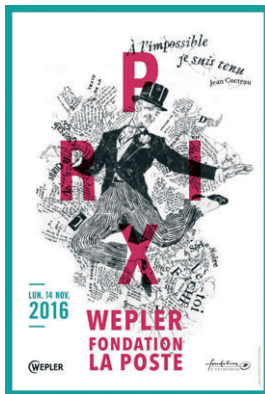
Françoise Cloarec, *L'Indolente, le mystère Marthe Bonnard*.

Lorsque Pierre Bonnard rencontre Marthe, en 1893, il a vingt-six ans. « Une jeune femme lui est apparue dans la rue, chapeau posé sur des cheveux épais, juchée sur des hauts talons. Elle est fine, légère, dégage un parfum d'adolescence. » Il est timide, mais il la suit, jusqu'à l'atelier de fleurs dans lequel la jeune ouvrière travaille, reviendra l'attendre à la sortie, pour oser l'aborder. Elle deviendra rapidement le sujet féminin quasi exclusif de ses nus ; son modèle, sa muse, sa compagne ; un corps lumineux, intemporel, et présent presque partout ; dans sa baignoire, au tub, à table, vêtu d'un corsage rouge rayé de blanc, les lèvres rouges ou les yeux baissés, en partie dans l'ombre... Bonnard est heureux, sa carrière de peintre débute avec leur rencontre ; Marthe incarne pour lui,

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Sélection du Prix Wepler Fondation La Poste 2016 - 19^{ème} édition Treize auteurs nominés

« Pour cette 19^{ème} édition du Prix Wepler-Fondation La Poste, nous récidivons dans notre action en pérennisant ce qui nous a différencié de bien d'autres prix : le renouvellement intégral du jury, sa mixité de lecteurs et de professionnels, son indépendance, son engagement et son exigence visionnaire qui explore sans limite aucune les territoires de la création romanesque, en prenant le risque d'une langue neuve.

Nous tenterons encore cette année de mettre en valeur une diversité incomparable d'auteurs et d'éditeurs dont nous espérons contribuer à l'émergence dans l'histoire contemporaine de la littérature. Treize auteurs nominés que nous encouragerons encore par un mécénat financier de 10 000 euros pour le Prix et 3 000 euros pour la mention spéciale grâce à la Fondation La Poste, la brasserie Wepler et la librairie des Abbesses. »

Remise du prix :
LE LUNDI 14 NOVEMBRE 2016 À LA BRASSERIE WEPLER (Paris)

Les Treize auteurs nominés :

- Nathacha Appanah, *Tropique de la violence*, Gallimard
- Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*, Seuil
- Thierry Beinstingel, *Vie prolongée d'Arthur Rimbaud*, Fayard
- Boris Bergmann, *Déserteur*, Calmann-Lévy
- Benoît Damon, *Retour à Ostende*, Champ Vallon
- Jean-Baptiste Del Amo, *Règne animal*, Gallimard
- Mark Greene, *Comment construire une cathédrale*, Plein Jour
- Marcus Malte, *Le Garçon*, Zulma
- Sylvain Prudhomme, *Légende*, Gallimard/L'arbalète
- Olivier Steiner, *La main de Tristan*, Éditions des Busclats
- Fanny Taïlandier, *Les états et empires du Lotissement Grand Siècle : archéologie d'une utopie*, PUF
- Philippe Vasset, *La légende*, Fayard
- Ali Zamir, *Anguille sous roche*, Le Tripode

Prix Clara, 10^{ème} édition

Remise du Prix le jeudi 3 novembre à l'Hôtel de Ville de Paris



Ce prix a été créé en mémoire de Clara, décédée subitement à l'âge de treize ans des suites d'une malformation cardiaque. Destiné aux adolescents qui, comme elle, aiment lire et écrire, il est décerné par Erik Orsenna et composé de onze personnalités du monde des lettres et de l'édition.

La vocation du Prix Clara est caritative. Les bénéfices de la vente de ce livre sont versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte (ARCFA) de l'hôpital Necker-Enfants malades.

Pour participer il faut :

- avoir moins de 17 ans au 28 septembre 2016
- écrire une nouvelle en français de 5 à 70 pages
- envoyer sa nouvelle par courrier postal ou par mail (avant le 23 mai 2016) accompagnée d'une déclaration sur l'honneur indiquant que le texte a bien été écrit par l'auteur.

Prix Clara 2016 Nouvelles d'ados : sortie le 3 novembre

Expositions

Exposition « Ecrivains en guerre 14-18 : Nous sommes des machines à oublier »

Du 28 juin au 16 novembre 2016

Historial Musée de la Grande Guerre à Peronne (Somme)



Avant même l'entrée en guerre et le premier jour de bataille, des écrivains ont pris la plume pour décrire leur environnement, leur ressenti et leurs expériences.

Engagés dans le conflit et dans l'écriture, ils ont tous vécu des expériences partagées par des milliers de combattants et témoins. Mais ce sont eux, mieux que tout autre, qui ont su les dire. L'exposition propose un « parcours de guerre », reflétant les multiples étapes vécues au cours de ce conflit : prémisses de l'entrée en guerre, ressentis de chaque côté du front, vie dans les tranchées, expérience de la camaraderie mais aussi du combat, de la blessure et de la mort, retour vers l'arrière et vers le foyer, deuil et souvenir. Pour chacune de ces étapes, des textes et des objets traduisent le passage à l'acte d'écriture. La présentation de lettres manuscrites offre au visiteur un regard sur l'intimité des écrivains et le plonge au cœur de l'acte d'écriture, le courrier assurant durant ce conflit un lien essentiel entre le front et l'arrière.

Avec une orientation plus littéraire qu'historique, l'exposition transporte le visiteur dans un cadre inédit et original au cœur de la Première Guerre mondiale. A travers le regard et la voix d'écrivains qui l'ont vécue, de près ou de loin, des premières lignes à « l'arrière », de la veille du conflit aux lendemains, ou encore quand l'expérience de guerre continua à mobiliser la littérature. L'exposition évoque les parcours et les œuvres de grandes figures littéraires françaises, allemandes et anglaises, tels que Blaise Cendrars, Ernst Jünger, Guillaume Apollinaire, Wilfried Owen ou encore Joë Bousquet, Georg Trakl, Pierre Mac Orlan, Jacques Vaché, pour ne citer qu'eux. Le parcours présente une lecture chronologique, thématique et polyphonique du conflit le plus meurtrier de l'Histoire, dans une ambiance immersive, cherchant à mettre le visiteur en relation avec l'univers mental de ces hommes embarqués dans la grande tragédie de la guerre.

Pour illustrer les textes choisis dans le parcours d'exposition, sont présentés des objets des auteurs, des lettres autographes et des photographies d'archives. Les collections de l'Historial concernant Apollinaire et Duhamel sont particulièrement mises en valeur.

Commissaires de l'exposition : Laurence Campa et Philippe Pigeard

<http://www.historial.org>

Lire FloriLettres n°175, avec une interview de Laurence Campa et Philippe Pigeard :

http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1827

Exposition Ben « Tout est art ? » Musée Maillol Paris

Du 14 septembre 2016 au 15 janvier 2017



À l'occasion de sa réouverture en septembre 2016, le Musée Maillol présente la première exposition d'envergure à Paris consacrée à Ben, figure majeure de la scène artistique contemporaine en France. Rassemblant plus de 200 œuvres issues pour la plupart de sa collection personnelle et de collections particulières, cette rétrospective révèle les multiples facettes d'un artiste iconoclaste et provocateur qui récusé la pensée unique depuis plus de 50 ans.

Dans la continuité d'une ambitieuse rétrospective dédiée à Ben au Museum Tinguely de Bâle en 2015, le commissariat pour la partie historique de cette exposition au Musée Maillol a été confié à Andres Pardey, vice-directeur du Musée Tinguely, qui présente les débuts de la carrière de Ben avec une sélection d'œuvres-clés des années 1958 à 1978. Pour la partie contemporaine, carte blanche est laissée à Ben, invité à investir les espaces du musée avec ses créations les plus contemporaines, dont certaines seront présentées pour la première fois au public. Vous découvrirez à cette occasion des œuvres inédites conçues spécifiquement par Ben pour son exposition au Musée Maillol et inspirées par les œuvres d'Aristide Maillol conservées dans les collections permanentes de cette institution.

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny
59-61 rue de Grenelle 75007 Paris

Autres manifestations

Théâtre

Maintenant que nous sommes debout.
Retranscription d'une mémoire construite.
Du 2 au 13 novembre 2016, Théâtre de Belleville, Paris.



Maintenant que nous sommes debout est une forme d'enquête sur les traces de nos origines, l'exil du Maroc et de l'Algérie. Une tombe, des maisons quittées à la hâte, des histoires racontées, la guerre, des apparences trompeuses. La mémoire d'une histoire familiale, qui résonne comme une coquille vide et souvent bien plus folle qu'une fiction. Une forme de théâtre documentaire, le nôtre. Écrire l'exploration de notre histoire intime sans chercher à la lisser, ni à la réconcilier.

Conception, écriture et interprétation Vanessa Bettane et Séphora Haymann
 Dramaturgie Stéphane Schoukroun, Vanessa Bettane et Séphora Haymann
 Collaboration artistique Valérie Thomas
 Création lumières Laurent Bénard
 Création son Notoiof et Pregdan Mirier
 Mise en scène images Véronique Caye
 Création diaporama Marie Constant
 Pièce sonore et musique Dominique Petitgand, L'amorce des consignes, 1997
 Production Compagnie Mare Nostrum

Avec le soutien du CentQuatre, du Théâtre Paris Villette et de la Ménagerie de Verre dans le cadre du Studiolab. Résidence à la Ferme du Buisson - Scène Nationale de Marne-la-Vallée

Durée 1H15

Théâtre de Belleville
 94 rue du Faubourg du Temple
 75011 Paris
 Réservations
 01 48 06 72 34
 reservations@theatredebelleville.com
 Billetterie en ligne : <http://www.digitick.com/index-css5-theatredebelleville-pg1.html>

Expositions

Exposition « Picasso-Giacometti »
Du 4 octobre 2016 au 5 février 2017
Musée Picasso, Hôtel Salé, Paris



Le Musée Picasso ppicasso-giacometti-afficherésente la toute première exposition consacrée à l'œuvre de deux des plus grands artistes du XXe siècle : Pablo Picasso (1881-1973) et Alberto Giacometti (1901-1966). L'exposition « Picasso-Giacometti », organisée en partenariat avec la Fondation Alberto et Annette Giacometti à Paris, met en lumière les relations formelles, amicales ou iconographiques qu'ont pu entretenir ces deux artistes majeurs du 20e siècle. Ce dialogue, envisagé à partir des collections du Musée Picasso et de la Fondation Giacometti, confronte l'approche qu'ont pu avoir Picasso et Giacometti dans des domaines de création pluridisciplinaires : peinture, sculpture, art graphique, mais aussi à l'appui des fonds d'archives privées des deux artistes. Dotés de tempéraments différents, mais caractérisés tous deux par une grande liberté d'esprit et d'invention, Picasso et Giacometti partagent une fascination pour le lien entre Éros et Thanatos, comme pour le déplacement des limites de la représentation. De leur rencontre au début des années 1930 à leurs dialogues nourris dans l'après-guerre autour des querelles du retour au réalisme, les deux artistes n'ont cessé d'échanger sur leur création. Comme l'exposition le révèle, de nombreuses similitudes formelles et thématiques rapprochent leurs œuvres de la période surréaliste. À partir de la fin des années 1930, tous deux vont transformer leur pratique et partager des questionnements sur l'art et sa relation au réel, auxquels le peintre-sculpteur et le sculpteur-peintre répondent par des solutions formelles différentes.

Organisée en 8 sections, l'exposition propose un parcours à la fois chronologique et thématique présentant les différents aspects de leur production artistique dans tous les médiums : peinture, sculpture, dessin. Après avoir évoqué le cheminement des deux artistes de leurs œuvres de jeunesse jusqu'aux créations modernistes, elle montre les correspondances

entre leurs œuvres, de l'influence des arts extra-occidentaux ou de celle du mouvement surréaliste au renouveau du réalisme dans la période d'après-guerre. Quelques lettres et cartes postales sont également exposées.

Commissaire : Catherine Grenier
Commissaires associées : Serena Bucalo-Mussely et Virginie Perdrisot

Un catalogue richement illustré publié par le musée Picasso et les éditions Flammarion accompagne l'exposition. Il rassemble des essais inédits d'historiens de l'art, dont les commissaires de l'exposition, ainsi qu'une anthologie de textes historiques consacrés aux deux artistes. Ouvrage à la fois grand public, par la place donnée à l'iconographie, et outil de recherche scientifique, cette publication a donc pour objectif de toucher le plus grand nombre de lecteurs.

Catalogue sous la direction de Catherine Grenier, Virginie Perdrisot, Serena Bucalo. Coédition Musée national Picasso-Paris / Flammarion / Fondation Giacometti. 288 pages, 200 illustrations. 39 €.

Musée Picasso
Hôtel Salé
5 Rue de Thorigny, 75003 Paris
Du mardi au vendredi : 10h30 – 18h
Samedis, dimanches et Jours fériés (sauf les lundis) : 9h30 -18h00.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Octobre 2016

Paul Cézanne et Emile Zola, Correspondance (1858-1887)

Éditions Gallimard, coll. blanche, octobre 2016

Édition présentée et annotée, par Henri Mitterand, spécialiste de Zola, éditeur de la Pléiade et de Folio classique.

Deux grands artistes, l'un peintre, l'autre écrivain, deux amis de toujours. Leur correspondance, publiée séparément (par Grasset pour Cézanne, par le CNRS pour Zola), n'a jamais été rassemblée pour établir leur dialogue. Chaque période de leur vie est présentée dans une notice détaillée. Zola a d'abord soutenu l'Impressionnisme, il a consacré de nombreux articles à cette peinture, dont il s'éloigne ensuite. Un des tomes des Rougon-Macquart, L'Œuvre (1886), raconte l'histoire d'un peintre, Claude Lantier, qui, membre de « l'École du Plein-Air », finit par connaître l'échec, et se suicide. On a fait, à ce propos, des erreurs en pensant que ce peintre aurait pour modèle le seul Cézanne et qu'il se serait brouillé avec le romancier à la lecture de L'Œuvre. Or, comme la présente édition l'établit, Lantier a plusieurs modèles et Cézanne continue à remercier Zola pour des volumes ultérieurs, comme on peut le lire dans une lettre encore inédite.

Après la mort de l'écrivain, à l'occasion d'une cérémonie en son honneur, Cézanne pleure son ami d'enfance.

Parallèlement à la publication, le film de Danièle Thomson, Cézanne et moi, sortira en salle le 21 septembre 2016. Dans les rôles principaux : Guillaume Gallienne (Zola) et Guillaume Canet (Cézanne).

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Les-Cahiers-de-la-NRF>





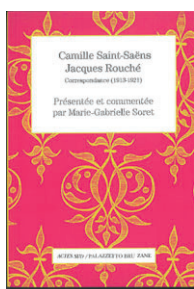
Romain Rolland- Stefan Zweig, Correspondance 1928-1940 - Volume III

Éditions Albin Michel, septembre 2016

Le troisième volume de la correspondance de Stefan Zweig et Romain Rolland comprend 331 lettres. Cette édition a été établie par Jean-Yves Brancy, docteur en histoire de l'Université de Toulouse-Jean Jaurès. Les lettres de Stefan Zweig écrites en allemand ont été traduites par Siegrun Barat, diplômée des universités de Cologne et de Paris-III.

Voici l'ultime volet de la magistrale correspondance entre Romain Rolland (1866-1944) et Stefan Zweig (1881-1942), deux intellectuels aux vives exigences de vérité et d'indépendance. La Grande dépression des années 1930, la montée en puissance des dictatures, les affrontements dans le monde littéraire donnent une tonalité dramatique à la décennie précédant le second conflit mondial. L'événement foudroyant que représente en janvier 1933 l'accession d'Hitler au pouvoir provoque le départ de Zweig en exil, d'abord à Londres, puis au Brésil, où il met fin à ses jours en février 1942. Romain Rolland, qui a quitté la Suisse, sa terre d'élection, en 1938, poursuit à Vézelay son œuvre créatrice. Cette correspondance montre avec quelle acuité les deux écrivains perçoivent leur époque, en rendent l'atmosphère, les misères et les fureurs. En dépit de quelques désaccords liés aux orientations politiques de chacun, Rolland et Zweig se retrouvent sur l'essentiel : les valeurs fondatrices d'une amitié qui sut résister, pendant 30 ans, aux plus dramatiques épreuves.

<http://www.albin-michel.fr>



Camille Saint-Saëns – Jacques Rouché, Correspondance 1913-1921

Éditions Actes Sud, septembre 2016

Édition établie par Marie-Gabrielle Soret. 151 lettres annotées, environ 20 photographies, fac-similés...

Les relations de Camille Saint Saëns avec les directeurs successifs de l'Opéra et de l'Opéra Comique auxquels il a eu affaire au cours de sa très longue carrière, ont été bien souvent difficiles, voire conflictuelles. En Jacques Rouché, nommé Directeur de l'Opéra de Paris en 1913, il trouve au contraire un interlocuteur privilégié, franc et compréhensif qu'il va s'efforcer d'intéresser au sort de ses ouvrages lyriques. Arrivé au soir de sa vie, Saint-Saëns éprouve le légitime désir de voir ses opéras remis à la scène, car si *Samson et Dalila* est toujours l'un des piliers du répertoire, ses autres œuvres, en ce début de siècle, sont délaissées. Les lettres échangées de part et d'autre, entre la prise de fonction de Rouché en 1913 et la mort de Saint Saëns en 1921 (116 lettres de Saint Saëns auxquelles répondent 35 lettres de Jacques Rouché) sont aussi pour les deux hommes l'occasion de discuter des répertoires, des options de mise en scène, du choix des artistes, des difficultés amenées par les événements liés à la Première Guerre mondiale. Cette correspondance permet de suivre les activités et la carrière de l'infatigable Saint-Saëns au cours des dernières années de son existence.

Parallèlement à la sortie du livre, une représentation de *Proserpine* de Saint Saëns sera donnée, après Munich et Bordeaux, le 11 octobre 2016 à l'Opéra Royal de Versailles.

Une centaine de concerts « Saint-Saëns » en préparation pour la saison 2016-2017 seront l'occasion de valoriser cette publication.

<http://www.actes-sud.fr>



Tchekhov, Vivre de mes rêves, lettres d'une vie

Éditions Robert Laffont, Coll. « Bouquins », octobre 2016.

L'édition russe des lettres de Tchekhov (qui fait référence) a été publiée dans le cadre de l'édition académique des *Œuvres complètes* en 30 volumes, à Moscou, entre 1973-1983.

Elle comprend 12 volumes de lettres, soit un total de plus de 4500 lettres.

Il n'existe en France aucune édition disponible de cet ensemble.

Le seul volume de lettres existant aujourd'hui est *Lettres de Voyage, Moscou-Sakhaline-Moscou*, paru en 2009 chez l'Harmattan. Il ne concerne que quelques mois de la vie de l'écrivain. Les éditions Robert Laffont veulent établir un large choix parmi les 4500 lettres publiées en russe, de façon à obtenir un volume de la collection Bouquins d'au moins 1500 feuillets. La présentation sera chronologique. Les lettres seront choisies autant pour leur importance factuelle dans la biographie de l'auteur que pour leur ton, de manière à éclairer à la fois la lecture de son œuvre et les facettes parfois méconnues de sa personnalité. Elles témoigneront du regard qu'il portait sur une société en pleine évolution. Elles permettront de suivre l'élaboration du credo de l'homme et de l'artiste, la quête de liberté et de vérité.

Traduction : Nadine Dubourvieux, membre des Traducteurs Littéraires de France. En 2011 elle a notamment traduit le Tome II des *Œuvres en prose* de Marina Tsvetaeva (éditions du Seuil). Cette traduction a été sélectionnée pour le prix Russophonie 2013.



Au bonheur des lettres 2

Éditions du sous-sol, octobre 2016

Anthologie établie et annotée par Shaun Usher, traduction Claire Debru.

L'ouvrage comprend 122 lettres d'amour, d'admiration, de chagrin, de conseils ou de mises en garde, écrites par autant de grands noms du cinéma, de la littérature, de la politique... ou de sublimes oubliés de l'Histoire.

<https://fr-fr.facebook.com/bonheurdeslettres>



Sad Paradise, la dernière route de Jack Kerouac de René Tanguy, Correspondance inédite Jack Kerouac – Youenn Gwernig 1966-1969

Éditions Locus-Solus, octobre 2016

Photographies de René Tanguy, avant-propos de Jean-Luc Germain, traductions d'Annaïg Baillard. Jack Kerouac rencontre le poète Breton Youenn Gwernig, à la fin de sa vie. Les lettres qu'ils échangent permettent à Kerouac de vivre sa dernière forte amitié avant de mourir, de retrouver le goût pour sa langue maternelle française et la passion de ses origines bretonnes. Leur relation fut profonde, elle s'illustre par de multiples virées dans le pays (Gwernig habite aux États-Unis de 1957 à 1969, et prend la double nationalité américaine) et par une correspondance nourrie dont un ouvrage donne pour la première fois l'intégralité en fac similé et en traduction. Les 25 lettres inédites sont des instantanés sans fard de deux poètes qui se reconnaissent.

René Tanguy est parti sur les pas de Jack Kerouac, aux États-Unis mais aussi au Canada et en Bretagne, où celui-ci avait recherché intensément jusqu'à la fin de sa vie les traces de ses ancêtres. L'ouvrage accompagne l'exposition « Beat Generation » au Centre Pompidou du 22 juin au 3 octobre 2016.

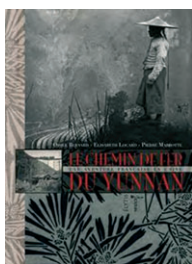


Comme un allemand en France. Lettres inédites sous l'occupation, 1940-1944

Éditions Iconoclaste, octobre 2016

Un ouvrage d'Aurélie Luneau consacré à la correspondance des Allemands en France sous l'Occupation. Durant 4 ans, la France vit à l'heure allemande. 40 000 Allemands en 1940, 80 000 en 1941, près de 600 000 en 1942 sont présents sur le territoire français. Ils sont simples soldats, officiers ou civils. La plupart n'ont jamais quitté leurs villages et leurs villes. D'autres sont d'anciens soldats de la Première Guerre mondiale et retrouvent des paysages qu'ils ont déjà traversés. En 1940, tous sont fiers d'appartenir à une nation victorieuse. Ces hommes et quelques femmes écrivent à leur famille, rédigent des poèmes ou tiennent des journaux intimes. Au fil des mois et des années, l'incertitude comme la lassitude semble gagner. Peu à peu le soldat vainqueur de 1940, sûr de lui, celui qui jette souvent un regard sans concessions sur les Français, s'efface devant l'homme gagné par le doute.

<http://www.editions-iconoclaste.fr/>



Le chemin de fer du Yunnan

Éditions Elytis et Musée Guimet, octobre 2016

Édition établie Odile Bernard, Elisabeth Locard et Pierre Marbotte, d'après les correspondances et photographies d'Albert Marie et Georges-Auguste Marbotte.

Les aventures des deux « héros » de ce livre commencent en 1903 pour Georges-Auguste Marbotte et en 1904 pour Albert Marie. Elles ont pour cadre le Yunnan, province du sud-ouest de la Chine. Cette région devient à ce moment-là le théâtre de l'un des projets les plus ambitieux de ce début de siècle : construire un chemin de fer qui reliait le Tonkin de la colonie indochinoise, jusqu'à la capitale du Yunnan. Tout concourt à en faire un projet fou : le climat avec parfois de fortes précipitations, le relief tourmenté par de hautes montagnes, l'approvisionnement des matériaux sur les chantiers car il n'y a ni route, ni voie navigable, uniquement des sentiers que seuls peuvent parcourir des porteurs ou de petits chevaux, enfin, le recrutement de la main d'œuvre qui se révèle compliqué – il y a finalement jusqu'à 60000 hommes recrutés sur le chantier.

Albert Marie, issu d'un père ingénieur des chemins de fer, accepte l'offre d'emploi de la Compagnie Française des Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan : il embarque en juin 1904 pour le Yunnan où il reste jusqu'en mai 1907.

Georges-Auguste Marbotte, comptable passionné de photographie, à l'esprit aventureux, part pour la Chine en juillet 1903, alors que sa femme Blanche est enceinte, pour participer aux travaux logistiques, sur une autre section à laquelle est affecté Albert Marie.

À plus de 10 000 kilomètres de leurs terres natales, à une distance épistolaire de trois mois, tous deux entament une longue correspondance avec leur famille, pour évoquer le chantier et la vie en Chine. Ils accompagnent leurs courriers de photographies et parfois d'objets qui évoquent à leur manière les joies et les moments difficiles, loin de leur patrie.

C'est grâce à leurs descendants Elisabeth Locard, Odile Bernard et Pierre Marbotte, qui ont conservé les centaines de lettres échangées et plus de 1500 photographies et plaques de verres, que le Musée Guimet peut réaliser ce beau-livre. C'est un document historique de premier plan qui met aussi en valeur la grande qualité esthétique des fonds photographiques, notamment celui de Georges-Auguste Marbotte, dont le petit-fils a légué l'intégralité au Musée Guimet.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563


ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/



www.fondationlaposte.org